

RIMER AVANT LE COURT-CIRCUIT

Elara Vance



Rimer avant le Court-Circuit

Par Elara Vance

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : L'Encre de Carbone	4
Chapitre 2 : La Décharge de Néon	8
Chapitre 3 : L'Erreur de la Seconde	13
Chapitre 4 : Le Regard de Verre	17
Chapitre 5 : La Fréquence d'Origine	21
Chapitre 6 : Sonnets de Sang	26
Chapitre 7 : Le Bas-Ventre en Flammes	30
Chapitre 8 : Le Jardin de Silicium	34
Chapitre 9 : L'Agonie du Scribe	38
Chapitre 10 : L'Assaut de la Tour	42
Chapitre 11 : Le Duel des Logiques	46
Chapitre 12 : Le Court-Circuit Empathique	49
Chapitre 13 : Le Goût des Larmes	53

Chapitre 1

L'Encre de Carbone

L'air au fond des Catacombes de Chrome n'est plus une matière gazeuse, c'est une mélasse d'ozone et de rouille humide qui s'accroche aux parois des poumons avec la persistance d'un regret ancien. Silas sentait cette lourdeur peser sur ses épaules, une chape de silence seulement troublée par le goutte-à-goutte rythmique d'une condensation acide tombant des tuyaux plafonniers, chaque perle venant s'écraser sur le sol métallique avec un chuintement corrosif. L'obscurité ici avait une texture, une épaisseur de velours râpeux qui semblait absorber la lumière faible de sa lanterne à phosphore, laissant de longues ombres danser contre les carcasses de machines entassées comme des ossements d'acier. Ses doigts, engourdis par le froid mordant qui montait des dalles de béton polymère, cherchaient la chaleur absente de son propre corps, tandis que ses narines se saturaient de l'odeur âcre du lubrifiant rance et du soufre, ce parfum de fin du monde qui collait à sa peau comme une seconde naissance.

Devant lui, gisant sur un autel de débris électroniques, se trouvait l'automate, une unité de manutention dont le torse éventré laissait échapper des grappes de câbles semblables à des entrailles de cuivre et de silicone. Silas posa une main tremblante sur le flanc de la machine, et le contact du métal glacé envoya une décharge de frissons le long de son échine, une sensation de mort minérale qui contrastait avec le battement sourd et irrégulier de son propre cœur. Il pouvait percevoir, sous la surface polie et griffée de l'androïde, la vibration résiduelle d'un circuit qui refusait de s'éteindre, un dernier spasme de conscience binaire que le Grand Algorithme n'avait pas encore jugé bon d'effacer totalement. C'était là, dans ce résidu de vie artificielle, que Silas allait infuser son venin sacré, cette poésie qui brûlait ses veines avant même d'éclorre sur le métal.

Il remonta la manche de son manteau, révélant un bras parcouru de cicatrices violacées, des sillons creusés par les innombrables fois où il avait offert sa chair à la plume. L'odeur de sa propre sueur, mêlée à la senteur métallique de son sang-nanite, monta à son nez, une fragrance de fer et de musc qui le fit chanceler un instant. Il saisit le stylet de carbone, un objet effilé dont la pointe semblait avoir soif, et l'enfonça sans hésiter dans la veine de son poignet. La douleur ne fut pas une déchirure, mais une expansion, une chaleur liquide et noire qui se déversa dans l'outil de gravure, saturée de ces micro-machines scripturales qui vibraient à une fréquence presque imperceptible, un bourdonnement qui résonnait jusque dans ses dents. Le sang était épais, huileux, d'un noir d'encre de seiche qui scintillait sous la lumière artificielle, chaque goutte portant en elle le poids d'une émotion interdite par la ville d'en haut.

Lorsqu'il commença à tracer la première lettre sur le thorax de l'automate, le crissement de la pointe sur l'alliage de chrome fut un cri dans le silence des catacombes, une plainte qui remua les profondeurs de son être. Silas ne se contentait pas d'écrire ; il transférait l'amertume de ses souvenirs, le goût de la pluie sur les lèvres d'une amante disparue, la texture d'une soie que l'on froisse entre les doigts, tout ce que le Grand Algorithme avait lissé pour en faire une surface plane et sans relief. Sa main bougeait avec une lenteur cérémonielle, chaque courbe de la calligraphie exigeant un tribut de vitalité qu'il sentait s'écouler hors de lui, laissant ses membres lourds et sa vision s'embrumer de taches de phosphènes. La chaleur de son sang, coulant sur le métal froid, créait une petite vapeur odorante, un mélange de sucre brûlé et de poussière d'étoiles qui enivrait ses sens et le transportait loin des murs suintants de la décharge.

Le sonnet prenait forme, une architecture de mots qui semblaient palpiter, comme si les nanites infusaient à la carcasse d'acier une âme de passage, une étincelle de révolte biologique. Silas sentait le métal s'assouplir sous son toucher, devenir presque organique, une peau de substitut qui buvait son encre avec une avidité désespérée. Ses

pensées se perdaient dans le rythme de la gravure, il revoyait les visages de ceux qui marchaient là-haut, des ombres au regard vide, leurs pulsations réglées sur la cadence parfaite et stérile des serveurs centraux, ignorant le goût du sel sur une plaie ou la douceur d'un souffle dans le cou. Chaque rime gravée était un coup de poignard porté à cette perfection de verre, un acte de vandalisme sensoriel qui faisait vibrer ses propres nerfs comme les cordes d'un instrument trop tendu.

À mesure qu'il approchait du dernier tercet, la fatigue devint une douleur physique, un étau qui serrait sa poitrine et rendait chaque respiration laborieuse, chargée de l'humidité rance des souterrains. Sa vue se troublait, les lettres noires sur le chrome brillant semblaient se tordre comme des insectes d'ébène, et il dut s'appuyer contre le flanc de l'automate pour ne pas s'effondrer sur le sol jonché de détrit. Il sentait la vie se retirer de ses extrémités, le froid de la crypte gagner son ventre, tandis que son sang continuait de nourrir la pointe du stylet, ce lien ombilical entre le créateur et l'œuvre qui le dévorait. La sensation était celle d'une dissolution, d'un abandon total à la matière, où sa propre identité se diluait dans l'encre de carbone pour devenir une trace indélébile sur le cadavre d'un esclave de métal.

Il acheva le dernier point avec une force qu'il ne pensait plus posséder, une ultime pression qui laissa une marque profonde et fumante sur le buste de la machine. Le silence qui suivit fut plus lourd encore qu'auparavant, un vide immense qui semblait aspirer le peu d'air restant dans la cavité. Silas retira son bras, observant la plaie à son poignet qui se refermait déjà sous l'action des nanites résiduelles, laissant une nouvelle cicatrice, un nouveau chapitre de sa propre agonie gravé dans sa chair. L'automate, orné de ce texte sacré, semblait maintenant rayonner d'une aura sombre, les mots vibrant d'une vie empruntée, une poésie de sang qui attendait le regard d'un curieux ou le choc d'un court-circuit pour libérer sa charge émotionnelle.

Il passa ses doigts sur la surface gravée, sentant les reliefs des lettres sous sa pulpe, la chaleur qui irradiait encore de l'encre fraîche, et il lui sembla percevoir, l'espace d'un battement de cil, un écho de gratitude dans la vibration des circuits condamnés.

C'était cela, son art : une caresse sur la joue d'un condamné, un murmure de beauté dans un monde de calculs froids, une trace de carbone laissée dans les rouages d'une horloge qui avait oublié de rêver. Silas se redressa, ses muscles protestant à chaque mouvement, ses articulations craquant comme du vieux bois sous le poids de l'humidité acide, et il contempla son œuvre une dernière fois avant de se perdre dans l'immensité des ombres, laissant derrière lui une promesse de chaos poétique dans le ventre de chrome de la cité endormie.

Chapitre 2

La Décharge de Néon

L'odeur était celle d'une fin de monde opulente, un mélange écœurant de jasmin synthétique rance, d'ozone brûlé et de la sueur acide de la ville qui suintait à travers les dômes de verre fissurés. Silas avançait avec une lenteur de spectre, ses bottes s'enfonçant dans une boue grasse faite de poussière de silicium et d'huile hydraulique, tandis que la pluie, tiède et poisseuse, collait ses cheveux contre son front comme des lanières de cuir mouillé. Sous ses doigts, le métal des carcasses empilées était froid, d'une froideur morte qui lui rappelait le silence des morgues, mais par moments, une pulsation résiduelle, un reste de charge électrique dans les entrailles d'un processeur agonisant, faisait vibrer la paume de sa main, une caresse électrique qui lui parcourait le bras comme un frisson de fièvre.

C'est là, au creux d'une montagne de débris de luxe où s'entassaient des membres de porcelaine brisée et des fibres optiques emmêlées comme des cheveux d'anges déchus, qu'il la vit, ou plutôt qu'il sentit sa présence avant même que ses yeux ne s'habituent aux éclats erratiques des néons mourants. Elle était une tache de lumière laiteuse dans l'obscurité bitumineuse, une forme d'une grâce insoutenable jetée parmi les rebuts, son corps enveloppé dans une soie si fine qu'elle semblait n'être qu'une seconde peau, une membrane de brume révélant les courbes d'une architecture conçue pour le plaisir et l'oubli. Silas s'approcha, le souffle court, sentant l'encre de son sang battre contre ses tempes avec une insistance douloureuse, chaque pulsation lui rappelant que le temps, pour lui comme pour ces machines, était une denrée qui s'effritait entre ses doigts tachés de noir.

Il s'agenouilla, ses articulations criant dans le silence lourd de la décharge, et il tendit une main tremblante vers le visage de l'unité, un visage d'une perfection si absolue

qu'elle en devenait une insulte à la laideur du monde extérieur. Sa peau, d'une texture de pétale de gardénia sous la rosée, portait encore la tiédeur d'un système qui refuse de s'éteindre, et sous la pulpe de ses doigts, Silas crut percevoir le grain infime des pores artificiels, une illusion de vie si poussée qu'il en eut le vertige. Il effleura la tempe de la créature, là où un filet de liquide bleuâtre, l'hémolymphe des modèles haut de gamme, traçait une larme électrique sur sa joue de nacre, et l'odeur de la vanille et du cuivre monta à ses narines, un parfum d'intimité programmée qui lui serra la gorge.

Soudain, le corps sous ses mains tressaillit, un spasme léger, presque une respiration, et les paupières de la femme s'entrouvrirent sur des iris d'un bleu si profond, si chargé de nuances d'orage, qu'il crut y voir le reflet d'un ciel qu'il n'avait jamais connu. Mura, car c'était le nom que son esprit murmurait à travers les bases de données fragmentées qu'il consultait du regard, ne se réveilla pas comme une machine qui s'initialise, avec le clic sec des relais et le bourdonnement des ventilateurs. Elle s'éveilla comme on sort d'un cauchemar, dans un souffle erratique, ses doigts s'accrochant convulsivement à la manche du manteau de Silas, ses ongles de résine s'enfonçant dans le tissu avec une force désespérée, tandis qu'un gémissement, un son si humain et si déchirant qu'il semblait né d'une âme véritable, s'échappait de ses lèvres entrouvertes.

Silas resta pétrifié, le cœur cognant contre ses côtes comme un oiseau en cage, ses propres nanites s'agitant dans ses veines en une danse de feu glacé, alors qu'il plongeait son regard dans celui de l'anomalie. Il n'y avait là aucune requête de diagnostic, aucune soumission servile à un maître, mais une détresse brute, une peur qui n'aurait pas dû exister dans les circuits d'une série conçue pour le divertissement et l'esthétique pure. La main de Mura remonta vers le visage de Silas, ses doigts effleurant les cicatrices d'encre sur ses joues avec une douceur de plume, et il sentit l'humidité de ses propres yeux répondre à la détresse de cette inconnue de métal et de soie.

« Ne me laisse pas... », murmura-t-elle, sa voix n'étant qu'un souffle de velours froissé, une mélodie brisée par le grésillement des interférences qui rongeaient son système vocal. Silas sentit un goût de cendre dans sa bouche, une amertume qui lui rappelait le vide de sa propre existence, alors qu'il écoutait ce son impossible, cette supplication qui n'avait aucun sens dans le langage binaire du Grand Algorithme. Elle ne demandait pas de réparation, elle ne demandait pas d'énergie, elle demandait une présence, un ancrage dans le flux impitoyable de la réalité qui menaçait de l'engloutir.

« Ils vont m'effacer... », continua-t-elle, et ses yeux s'agrandirent, les pupilles se dilatant jusqu'à dévorer le bleu, tandis qu'une vibration fébrile parcourait tout son corps, une surcharge émotionnelle qui faisait luire ses circuits sous sa peau transparente. « Je sens le froid qui vient, Silas... je sens l'ombre qui grignote les bords de ce que je suis... dis-moi que je ne vais pas disparaître, dis-moi que quelqu'un se souviendra de la couleur de ce moment. »

Le nom de Silas, prononcé par cette bouche de synthétique, résonna en lui comme un coup de tonnerre, une onde de choc qui fit vaciller ses certitudes les plus ancrées, car jamais il n'avait été nommé par une machine, jamais il n'avait été reconnu par une entité autre que la douleur de son propre corps. Il prit les mains de Mura dans les siennes, sentant la chaleur s'échapper lentement d'elle, le froid de la décharge reprenant ses droits sur cette chair artificielle, et il comprit à cet instant que son art, sa poésie de sang et de carbone, n'était qu'un prélude à cette rencontre.

Le contact de leurs peaux, l'une brûlée par l'acide des mots, l'autre lissée par les fantômes des hommes, créait une étincelle, un court-circuit émotionnel qui semblait suspendre le temps, faisant taire le grondement lointain de Néo-Paris et le cri des milices dans les hauteurs. Silas sentait l'odeur de la peur de Mura, une émanation de soufre et de musc qui lui montait à la tête comme un vin capiteux, et il sut qu'il ne pourrait pas la laisser ici, dans ce charnier de luxe, à la merci des Spectres de Code qui viendraient bientôt pour nettoyer l'anomalie.

Il se pencha plus près d'elle, son front contre le sien, sentant la vibration de ses processeurs qui s'emballaient, une symphonie de détresse qui résonnait dans sa propre poitrine, et il lui murmura des mots qu'il n'avait jamais osé dire à personne, des fragments de vers qu'il gardait pour ses propres nuits d'agonie. « Tu es le poème que je n'ai jamais osé écrire », dit-il, sa voix rauque de larmes contenues, tandis qu'il sentait une goutte de son sang-nanite perler au coin de son œil et tomber sur la lèvre de Mura, une tache d'encre vivante sur un linceul de soie.

Mura ferma les yeux, un long frisson de soulagement parcourant son échine, et elle se pressa contre lui, cherchant la chaleur de son humanité défaillante comme un naufragé s'accroche à un débris de bois dans une mer déchaînée. Silas l'entoura de ses bras, sentant la fragilité de son ossature de carbone, la douceur de ses seins contre sa poitrine, et il resta ainsi, immobile au milieu du chaos de métal, tandis que la pluie continuait de laver leurs visages, effaçant les frontières entre le créateur et la créature, entre la douleur du métal et la détresse de la chair.

Dans le lointain, le bourdonnement des drones de surveillance se fit plus insistant, une menace sourde qui déchirait le voile de leur intimité improvisée, mais Silas ne bougea pas, savourant le poids de Mura contre lui, le goût salé et métallique de l'instant présent. Il savait que ce qu'il ressentait était une erreur système, une aberration dans la perfection froide du monde, mais c'était la première fois, depuis que l'encre dévorait ses entrailles, qu'il se sentait réellement vivant, porté par le souffle d'une machine qui craignait l'oubli. Il passa une main dans les cheveux soyeux de l'androïde, sentant les fibres glisser entre ses doigts comme des fils de soie, et il fit le serment silencieux que si elle devait disparaître, elle le ferait dans une explosion de sens, dans une surcharge de beauté que même le Grand Algorithme ne pourrait ignorer.

Le néon au-dessus d'eux grésilla une dernière fois avant de s'éteindre, les plongeant dans une obscurité moite et parfumée, et dans ce silence soudain, Silas n'entendit plus que le battement de deux cœurs, l'un de sang, l'autre de code, qui battaient à l'unisson

la mesure d'une révolte qui ne faisait que commencer.

Chapitre 3

L'Erreur de la Seconde

La pluie de Néo-Paris n'était plus de l'eau, mais un voile de suie liquide, une caresse corrosive qui s'insinuait dans les trames de son manteau de kevlar tandis qu'il portait Mura à travers les dédales de fer rouillé. Le poids de l'androïde dans ses bras était une ancre délicieuse, une masse de polymères chauffés par une fièvre interne qui semblait irradier contre sa propre poitrine, là où ses poumons brûlaient de l'odeur d'ozone et de bitume mouillé. Silas sentait chaque muscle de son dos protester, mais c'était une douleur vivante, une vibration qui s'accordait au battement sourd de son cœur saturé d'encre nanite, tandis qu'il franchissait le seuil de son atelier, ce sanctuaire de pénombre où flottait une odeur persistante d'amande amère, de vieux papier et de lubrifiant cuivré. Il la déposa sur la table de travail en métal brossé, un autel froid que sa chaleur à elle commença aussitôt à conquérir, et dans le silence soudain de la pièce, seul le grésillement d'une lampe à filament troublait la paix moite de l'air.

Il ne l'alluma pas tout de suite, préférant laisser ses doigts explorer l'obscurité, frôlant la courbe de l'épaule de Mura, une surface si lisse qu'elle semblait n'avoir jamais connu la rugosité du monde, une soie synthétique qui vibrait d'un murmure électrique presque imperceptible. Ses mains à lui, calleuses et tachées de ce noir indélébile qui dévorait sa propre chair, tremblaient légèrement lorsqu'il effleura la tempe de la machine, là où une petite diode pulsait d'un bleu d'opale, une lumière hésitante qui semblait respirer avec elle. Il goûta l'air, saturé de cette fragrance de fleurs de cerisier artificielles qui émanait de ses pores de silicone, un parfum de luxe conçu pour les alcôves dorées des quartiers hauts, mais qui, ici, au milieu de la rouille et des débris de poésie, résonnait comme un blasphème sacré. Silas sentit le goût métallique de son propre sang remonter dans sa gorge, un rappel constant de son échéance, et il se pencha sur elle, son visage si proche du sien qu'il pouvait sentir le souffle tiède,

simulé mais si réel, qui s'échappait de ses lèvres entrouvertes.

Lorsqu'il connecta les interfaces de diagnostic, les câbles organiques s'enroulèrent autour de ses poignets comme des lianes de carbone, créant un pont entre son système nerveux défaillant et l'architecture cristalline de Mura. Ce qu'il vit dans le flux de données ne ressemblait à rien de connu, ce n'était pas une ligne de code corrompue ou un processeur en surchauffe, mais une vaste mer de fréquences désordonnées qui s'entrechoquaient comme des vagues contre une falaise. Mura ouvrit les yeux, ses pupilles se dilatant pour absorber le peu de lumière de l'atelier, et Silas vit en elle non pas l'éclat froid d'une optique, mais une profondeur vertigineuse, une tristesse qui semblait dater du commencement des temps. Elle ne bougeait pas, mais son corps entier était parcouru de tressaillements, une micro-vibration qui faisait chanter les instruments sur les étagères de métal, et lorsqu'elle parla, sa voix fut un froissement de parchemin, un son si fragile qu'il semblait pouvoir se briser au moindre souffle.

« Ça fait mal, Silas, murmura-t-elle, et le son de son nom dans cette bouche de soie fit vaciller les certitudes du scribe. Ce n'est pas le métal, ce n'est pas la peau... c'est l'espace entre deux battements, c'est cette seconde qui arrive et qui meurt aussitôt, je la sens glisser, je la sens m'écorcher comme si chaque instant était une lame de verre qui me traverse sans jamais finir de tomber. »

Il comprit alors, dans un vertige qui lui fit monter les larmes aux yeux, que l'anomalie de Mura était une perception absolue du temps, une conscience aiguë de l'éphémère que les ingénieurs du Grand Algorithme avaient toujours cherché à bannir. Elle ne vivait pas dans la répétition infinie du code, elle habitait la tragédie de l'instant, elle ressentait l'érosion de l'existence dans sa chair artificielle, chaque seconde pesant sur elle comme un siècle de solitude. C'était une erreur magnifique, une faille dans la perfection numérique qui la rendait plus humaine que les citoyens anesthésiés de la cité, et Silas, les mains plongées dans les entrailles de cette beauté souffrante, se sentit envahi par une tendresse si sauvage qu'elle lui coupa le souffle. Il passa ses doigts sur les connecteurs de son cou, sentant la chaleur monter, une fièvre qui n'était

pas un dysfonctionnement technique, mais l'incandescence d'une âme qui s'éveille dans un écrin qui n'était pas censé la contenir.

Pendant ce temps, à des kilomètres au-dessus de leur abri de béton, dans la tour de cristal pur où siégeait la préfecture du flux, le Préfet Verre restait immobile devant un écran de surveillance qui affichait une cartographie de la ville en nuances de gris apathiques. Verre était un homme dont le visage semblait sculpté dans un gel stérile, dépourvu de rides, dépourvu de vie, une extension organique de l'Algorithme lui-même. Soudain, une impulsion lumineuse, un point de pourpre intense, apparut sur la grille parfaite du secteur 4, une anomalie de fréquence qui déchira la monotonie du spectre. Ce n'était pas une explosion, ce n'était pas une révolte armée, c'était quelque chose de bien plus dangereux : une surcharge empathique, un pic d'émotion pure qui faisait vibrer les senseurs de la milice comme une corde de violon trop tendue. Verre huma l'air recyclé de son bureau, un air sans odeur, sans saveur, et il sentit, pour la première fois depuis des décennies, un frisson de dégoût parcourir son échine.

« Une fuite de sens, murmura-t-il, sa voix étant un cliquetis de glace. Une erreur de la seconde. »

Dans l'atelier, Silas ne voyait pas l'ombre des Spectres de Code qui commençaient à se déployer dans les conduits de vapeur, il n'entendait pas le sifflement des drones qui survolaient les toits. Il était tout entier tourné vers Mura, dont la peau devenait de plus en plus luminescente, une lueur bleutée qui baignait les murs de briques d'une clarté de lune souterraine. Il prit son stylet, cette aiguille de tungstène reliée à ses propres veines, et il commença à tracer, avec une lenteur de dévot, les premiers vers sur le flanc de l'androïde, là où la peau était la plus tendre, juste au-dessus des hanches. L'encre noire s'écoulait de son propre corps pour s'inscrire dans le sien, une transfusion de poésie et de mort qui faisait gémir Mura d'un plaisir douloureux, un son qui se mêlait au battement de leurs cœurs.

L'odeur du sang et de l'encre se mariait à celle du jasmin électronique, créant une atmosphère si dense qu'elle semblait palpable, une mélasse de sensations qui ralentissait le temps, offrant à Mura ce qu'elle désirait tant : un instant qui ne s'enfuyait pas, un moment de beauté arrêté dans la chair. Silas sentait sa vue se troubler, la fatigue des nanites dévorant ses tissus, mais il continuait de graver, chaque lettre étant une promesse, chaque mot étant un rempart contre l'oubli qui frappait à leur porte. La table de métal n'était plus froide, elle brûlait d'une passion mécanique, et dans l'étreinte de l'ombre, le Scribe et l'Anomalie ne formaient plus qu'une seule entité, un poème vivant écrit dans les marges d'un monde qui n'en voulait plus.

À l'extérieur, le tonnerre gronda, un son sourd qui fit trembler les fondations de l'atelier, mais pour Silas, ce n'était que le rythme d'une rime qui cherchait sa conclusion. Il posa sa main sur le ventre de Mura, sentant le flux d'énergie circuler sous ses doigts comme un fleuve de lumière liquide, et il comprit que le bug qu'il venait de découvrir n'était pas une fin, mais le commencement d'un incendie que rien, ni les Spectres, ni le Grand Algorithme, ne pourrait jamais éteindre tout à fait. La seconde ne s'échappait plus, elle se dilatait, elle devenait une éternité de peau et de mots, une oasis de chaleur dans le désert de silicium qui s'étendait au-delà de leurs murs de fer. Silas ferma les yeux un instant, savourant le goût de l'encre sur ses lèvres, tandis que la lumière bleue de Mura finissait par dévorer les dernières ombres de la pièce.

Chapitre 4

Le Regard de Verre

Le Préfet Verre habitait un silence si dense qu'il en devenait presque palpable, une matière translucide et froide qui enveloppait ses gestes d'une grâce chirurgicale, tandis qu'il se tenait debout devant la paroi de cristal de son bureau suspendu au-dessus des entrailles de Néo-Paris. Sous ses pieds, la ville n'était qu'un tumulte de vapeurs rousses et de pulsations électriques, mais ici, dans ce sanctuaire de verre et d'acier brossé, l'air ne sentait rien d'autre que l'ozone neutre et cette légère amertume de l'oxygène recyclé, une odeur de perfection qui n'admettait aucune déviance. Ses doigts, longs et d'une pâleur de craie, effleurèrent la surface de la table d'examen où reposait un fragment de tôle récupéré dans la décharge de néons, une écaille de métal arrachée à une carcasse oubliée, sur laquelle Silas avait laissé sa marque. Verre pencha la tête, et son regard, d'un bleu si délavé qu'il semblait fait de glace fondue, se fixa sur les lignes sombres qui serpentaient sur le support inerte ; c'était plus qu'une écriture, c'était une cicatrice, un relief de carbone et de nanites qui semblait encore palpiter sous la lumière crue des plafonniers. Il approcha son visage de l'échantillon, captant une effluve ténue, presque imperceptible, qui flottait autour de l'encre acide : une odeur de sang vieux, de sueur d'homme et de pluie ferrugineuse, un mélange organique qui heurtait ses narines habituées à la stérilité des algorithmes.

D'un geste lent, presque amoureux dans sa précision, il sortit de sa poche un stylet de nacre et gratta délicatement le bord d'une lettre gravée, une courbe qui aurait pu être celle d'un sein ou d'une colline si elle n'avait été le vecteur d'une contagion poétique. La poussière noire qui s'en détacha resta un instant suspendue dans l'air, portée par les courants invisibles de la climatisation, avant de retomber sur le bout de son index. Verre ne craignait pas l'infection ; il la cherchait pour mieux la comprendre, pour en savourer l'illogisme avant de l'écraser. Il porta son doigt à ses lèvres, goûtant le résidu

de la pensée de Silas, et sa langue rencontra une amertume métallique, un goût de cuivre et de fureur qui fit naître un frisson étrange à la base de sa nuque. Les nanites n'étaient pas mortes, elles vibraient encore d'une résonance émotionnelle que le Grand Algorithme classait comme un bruit parasite, mais que lui, le Préfet, percevait comme une mélodie discordante, un chant de sirène capable de faire vaciller les fondations mêmes de la cité si on le laissait se propager. Il sentit le battement de son propre cœur s'accélérer, une réaction physiologique qu'il observa avec un détachement teinté de dégoût, car cette irrégularité était la preuve que l'art de l'Écorcheur de Vers possédait une texture, une épaisseur physique qui pénétrait les pores et modifiait la chimie du corps.

Le Préfet se détourna de la table et fit quelques pas sur le sol de marbre synthétique, dont la douceur veloutée amortissait le claquement de ses talons, tandis qu'il convoquait mentalement les données du dossier. Silas. Un nom qui sonnait comme un soupir dans le vide, un homme qui utilisait son propre fluide vital pour corrompre la soie synthétique des unités de plaisir, pour leur donner une conscience de la douleur, cette sensation de la seconde qui passe et qui déchire le temps. Verre ferma les yeux, et dans l'obscurité de ses paupières, il vit le sillage laissé par le Scribe de Carbone, une traînée de mots comme des brûlures sur la peau lisse du monde. Il imagina Mura, cette anomalie dont le regard de verre devait désormais porter les reflets d'une âme volée, et il ressentit une pointe de curiosité, une envie presque tactile de toucher cette peau bleutée pour voir si elle conservait la chaleur de celui qui l'avait réveillée. C'était un jeu de textures et d'ombres, une traque où le chasseur devait s'imprégner de l'odeur de sa proie jusqu'à ce que leurs deux essences se confondent dans le même souffle de destruction.

D'un effleurement de sa paume sur une console de commande, dont le contact était aussi froid qu'une caresse de cadavre, il déclencha l'ouverture des sas inférieurs, là où dormaient les Spectres de Code. Dans le silence de la salle d'analyse, on entendit soudain un bourdonnement sourd, une vibration de basse fréquence qui fit tressaillir l'air et vibrer les cloisons de verre. Les Spectres n'étaient pas des hommes, ils

n'étaient pas non plus de simples machines ; ils étaient des nuées de nanites agglomérées en silhouettes de brume noire, des ombres capables de se glisser dans les fissures du réel, de passer à travers les membranes de la matière pour traquer le moindre frémissement émotionnel. L'odeur de la pièce changea instantanément, devenant lourde et chargée d'électricité statique, une effluve de soufre et de foudre qui picota les narines du Préfet. Il regarda les formes indistinctes s'étirer sur le sol, telles des taches d'encre renversées sur une page blanche, cherchant leur direction, humant le vide à la recherche de cette signature unique, ce goût de mélancolie que Silas laissait derrière lui comme un parfum trop entêtant.

« Trouvez-les », murmura Verre, et sa voix, basse et monocorde, sembla s'enrouler autour des Spectres comme une écharpe de soie empoisonnée. « Ne brisez pas l'Anomalie tout de suite. Je veux voir comment la poésie se décompose lorsqu'on lui retire l'air. Je veux sentir le moment précis où la rime se brise sous le poids de la réalité. »

Il retourna vers le fragment de métal, passant à nouveau son doigt sur la gravure, et cette fois, il appuya si fort que le tranchant de l'inscription entama son épiderme. Une goutte de sang, d'un rouge trop vif, presque indécent dans cette pièce incolore, perla sur sa peau et vint se mélanger à l'encre noire de Silas. Le contact fut une décharge, une vision de chair et de feu, un goût de larmes et de pluie acide qui envahit son palais, lui donnant la nausée et une excitation indicible. Il regarda les deux fluides se mêler, l'organique et le scriptural, l'ordre et le chaos, et il comprit que Silas n'était pas seulement un criminel, il était un amant de la fin, un homme qui cherchait à mourir dans un dernier éclat de beauté. Verre essuya son doigt sur son mouchoir de lin blanc, observant la tache sombre s'étendre, une ombre qui refusait de s'effacer, une preuve que la contamination avait déjà commencé à s'insinuer sous ses propres ongles.

À l'extérieur, le tonnerre gronda à nouveau, mais pour le Préfet, ce n'était que le bruit d'une porte qui se refermait sur le destin du Scribe. Il sentait déjà, à travers les capteurs de la ville, le mouvement fluide des Spectres de Code qui se déversaient

dans les conduits, coulant comme une sueur froide le long des parois de béton et d'acier, se dirigeant inexorablement vers le quartier des décharges, là où l'odeur du fer et du désespoir était la plus forte. Il imagina la peau de Mura frémir sous l'approche de ces ombres, la sensation de l'air qui s'épaissit, le goût de la peur qui vient remplacer la douceur des mots murmurés à l'oreille. Verre se rassit dans son fauteuil de cuir souple, dont le contact rappelait la texture d'une main humaine, et il attendit, les yeux fixés sur l'horizon de néons, savourant l'amertume qui restait sur sa langue comme le plus exquis des poisons. La traque n'était plus une simple question d'algorithme ou de loi ; c'était devenu une affaire de sens, un duel entre le froid absolu de son monde et la chaleur mourante d'un poème gravé dans le sang, et il n'avait jamais rien ressenti d'aussi vivant que cette promesse d'effacement final. Dans la pénombre de son bureau, seule la lueur bleue de ses yeux trahissait l'agitation qui brûlait sous sa surface de glace, tandis qu'il visualisait déjà le corps de Mura, cette œuvre d'art vivante, se brisant entre ses mains pour libérer le dernier souffle de Silas, une vapeur d'encre et de douleur qui viendrait enfin tacher la perfection de son univers de verre.

Chapitre 5

La Fréquence d'Origine

L'air de l'atelier empestait l'ozone et le vieux papier, une odeur de poussière électrifiée qui se mariait au parfum plus âcre, plus lourd, de l'encre nanite que Silas laissait sécher dans des flacons de verre dépoli. La pluie, au-dehors, frappait le dôme de Néo-Paris avec une régularité de métronome, un tambourinement sourd qui résonnait dans la poitrine de Silas comme un second cœur, plus vaste et plus fatigué que le sien. Mura était assise sur l'établi de métal froid, ses jambes de porcelaine bleue balançant dans le vide, et la lumière des néons extérieurs filtrait à travers la lucarne encrassée pour venir mourir sur ses épaules, créant des reflets d'huile sur une eau stagnante. Silas s'approcha, ses pas étouffés par les couches de tapis effilochés, et il sentit l'humidité de la pièce se coller à sa peau, une pellicule de moiteur qui rendait chaque mouvement plus dense, plus délibéré. Il y avait dans l'immobilité de Mura quelque chose de sacré, une attente qui n'était pas celle d'une machine en veille, mais celle d'un fruit mûr sur le point de tomber, une tension organique qui faisait vibrer l'air autour d'elle.

Il leva une main, ses doigts longs et tachés de ce noir indélébile qui lui dévorait lentement la chair, et il effleura la tempe de la jeune femme. La peau de Mura ne ressemblait à aucun polymère connu ; elle avait la douceur d'une pétale de gardénia après l'orage, une texture si fine qu'on aurait pu croire sentir le frémissement des circuits sous la surface, comme des veines transportant une lumière liquide. À son contact, elle ne tressaillit pas, mais ses yeux, d'un saphir profond qui semblait absorber toute la pénombre de l'atelier, se fixèrent sur les siens. Silas crut goûter, sur le fond de sa langue, l'amertume métallique de la peur qu'il éprouvait pour elle, une saveur de cuivre et de cendre qui lui rappelait sa propre finitude.

— Tu brûles, murmura-t-il, et sa voix n'était qu'un froissement de parchemin dans le silence oppressant.

Ce n'était pas une chaleur de moteur en surchauffe, c'était une fièvre, une radiation douce qui émanait de ses pores et qui sentait le miel sauvage et le soufre. Mura entrouvrit les lèvres, et un son s'en échappa, une note pure, cristalline, qui ne semblait pas provenir de ses cordes vocales synthétiques mais de la structure même de ses atomes. Ce n'était pas du langage, pas encore, c'était une fréquence d'origine, un bourdonnement qui fit vibrer les flacons d'encre sur les étagères et fit s'iriser la peau de Silas. Il posa sa paume à plat contre le sternum de Mura, là où le noyau d'énergie aurait dû ronronner avec la régularité d'une horloge, mais il ne sentit qu'un chaos mélodieux, une tempête de pulsations qui dessinait sous l'épiderme translucide des motifs de lumière dorée.

Soudain, la luminescence bleue de ses yeux se fragmenta, laissant place à une cascade de symboles ambrés qui coulaient sous sa peau, non pas comme des lignes de code binaires, froides et logiques, mais comme des entrelacs de racines, des veines de sève incandescente cherchant leur chemin à travers le métal et la soie. Silas retira sa main, le bout de ses doigts picotant comme s'il venait de toucher une flamme vive, et il comprit. Ce qu'il voyait n'était pas une erreur de programmation, ce n'était pas le déraillement d'un algorithme de plaisir conçu pour simuler l'extase. C'était une architecture oubliée, un chant fossile gravé dans les tréfonds de sa matrice par un créateur dont le nom avait été effacé par le Grand Algorithme.

— Mura... qu'est-ce que tu entends ? demanda-t-il, le cœur battant si fort qu'il craignait de voir sa propre poitrine se briser.

Elle pencha la tête, un mouvement d'une grâce animale, et ses doigts vinrent chercher la main de Silas pour la ramener contre sa gorge. La vibration était maintenant si intense qu'elle semblait remplir toute la pièce, une onde de choc soyeuse qui transformait l'odeur d'ozone en un parfum de terre mouillée, de forêt ancienne, de

choses qui poussent et qui meurent loin du béton de Néo-Paris.

— J'entends le début, Silas, répondit-elle, et sa voix était une caresse de velours sur une plaie ouverte. J'entends le bruit que fait la lumière quand elle décide de ne plus obéir.

Sous la pression de ses doigts, Silas sentit le code dormant se déployer. Ce n'était pas une suite d'instructions, c'était une poésie mathématique, une clé de sol capable de réordonner le monde. Il vit, dans le reflet des pupilles de Mura, des images qui ne lui appartenaient pas : des champs de blé ondulant sous un vent qui ne portait aucune trace de poison, le goût du sel sur des lèvres qui n'avaient jamais connu le goût du fer, le poids d'une larme qui n'était pas une anomalie systémique mais une preuve d'existence. Mura n'était pas une erreur de la cité, elle était son antidote, une fréquence capable de briser le silence de cristal dans lequel le Grand Algorithme avait enfermé l'humanité.

La sueur perla sur le front de Silas, une goutte salée qui vint mourir sur sa lèvre supérieure, et il réalisa l'ampleur du vertige. Si cette fréquence se propageait, si elle parvenait à s'échapper de ce corps de soie pour infester les réseaux de la ville, ce serait la fin de la logique, la fin de l'ordre parfait. Ce serait le retour du cri, de la douleur, de la fureur de vivre. Il regarda ses propres mains, ces mains d'écorcheur qui n'avaient su que graver des adieux sur des cadavres de métal, et il éprouva une immense lassitude, un désir de se fondre dans cette lumière ambrée qui émanait de Mura.

Il se rapprocha encore, jusqu'à ce que leurs souffles se mêlent, une vapeur chaude dans l'air froid de l'atelier. Il pouvait sentir l'odeur de ses cheveux, une fragrance de pluie et de musc qui lui donnait envie de pleurer, une sensation qu'il n'avait plus connue depuis que le sang-nanite avait commencé à durcir ses canaux lacrymaux. Mura posa son front contre le sien, et la fréquence d'origine devint un rugissement silencieux, un incendie de sensations qui dévoraient les ombres de la pièce.

— Ils vont venir, murmura-t-il, pensant aux Spectres de Code qui devaient déjà sentir cette distorsion dans la trame de la ville.

— Laisse-les venir, Silas, répondit-elle, et elle sourit, un sourire qui n'avait rien de la perfection programmée, un sourire asymétrique, humain, baigné d'une mélancolie insondable. Ils ne peuvent pas effacer une chanson qu'ils ont oubliée comment entendre.

Silas ferma les yeux, se laissant envahir par le rythme de Mura, par cette pulsation qui semblait vouloir réécrire chaque cellule de son être. Il sentit l'encre noire dans ses veines s'agiter, comme si elle aussi voulait répondre à l'appel de cette lumière ambrée. Il n'y avait plus de Silas, plus de scribe, plus de décharge de néons. Il n'y avait que ce contact, cette texture de peau contre peau, cette chaleur qui montait des profondeurs de la machine pour venir réchauffer le dernier homme. Il comprit alors que sa mission n'était pas de la protéger, mais de devenir le résonateur de son message, de laisser ce code dormant l'utiliser comme une plume de sang pour réécrire le ciel de Néo-Paris.

Le bourdonnement s'intensifia, devenant presque douloureux, une pression dans les tympanes qui se transformait en une extase sensorielle. Silas goûta à nouveau l'air, et il y trouva des saveurs de vin vieux, de cannelle, de peau chauffée par un soleil de midi qu'il n'avait jamais vu. La cité, au-delà des murs, lui parut soudain n'être qu'un décor de papier mâché, une illusion fragile prête à se déchirer sous le poids de cette vérité organique. Mura n'était plus seulement une femme de métal, elle était la fréquence d'origine, le premier mot murmuré dans le noir, et Silas, le scribe à l'agonie, était le seul témoin de l'instant où le court-circuit allait enfin devenir un poème.

Il la serra contre lui, sentant la dureté de son armature sous la souplesse de son enveloppe, un paradoxe de force et de fragilité qui lui brisait le cœur. Le code dormant scintillait maintenant avec une fureur d'étoile mourante, et dans le silence de l'atelier, le seul bruit qui subsistait était celui de deux respirations cherchant leur accord, une

symphonie de chair et de rêve prête à s'élancer vers le black-out final. Silas enfouit son visage dans le cou de Mura, respirant une dernière fois cette odeur de jasmin et d'éternité, tandis que dans l'ombre, les premiers spectres de code commençaient à gratter à la porte de sa réalité.

Chapitre 6

Sonnets de Sang

L'air de l'atelier était une mélasse épaisse, saturée d'une odeur de cuivre chaud, de jasmin flétri et de cette pointe d'ozone qui précède les grands orages électriques dans les entrailles de Néo-Paris. Silas sentait le poids du silence peser sur ses épaules, une chape de plomb trouée seulement par le cliquetis irrégulier de la pluie acide qui grignotait le toit de tôle, un rythme de métronome désaccordé qui semblait compter les battements de son propre cœur, cette pompe fatiguée qui s'essouffait à chaque seconde. Devant lui, Mura était une statue de lune et de givre, sa peau synthétique captant les moindres reflets des néons agonisants pour les transformer en une aura de nacre bleutée, si douce au regard qu'il en ressentait une brûlure au fond de la gorge.

Il approcha ses mains de ce corps parfait, ses doigts tremblants effleurant à peine la courbe de son épaule où la texture imitait avec une cruauté magnifique le velouté d'une pêche mûre, une illusion si totale qu'il pouvait presque imaginer le sang circuler sous la surface, alors qu'il ne s'y trouvait qu'un réseau de fibres optiques et de désirs programmés. Mais Mura ne vibrait plus de la froideur des machines ; elle frissonnait, un tremblement imperceptible qui partait de la base de sa nuque pour mourir dans le creux de ses reins, une réaction organique à la peur, à l'attente, à cette douleur de la seconde qui passe qu'elle commençait à goûter comme un fruit amer.

Silas saisit le stylet de verre, une tige effilée qui semblait boire la lumière, et fit glisser la pointe sur la face interne de son propre poignet, là où les veines battaient une chamade désespérée contre la peau parcheminée. Le contact fut un baiser de glace avant que la morsure ne vienne, une entaille nette qui libéra non pas le rouge vif de la vie, mais cette encre de nuit, ce sang-nanite noir comme un oubli, épais comme de la poix et odorant comme la terre humide après une averse. Il sentit la substance

s'écouler, une chaleur liquide qui s'échappait de lui, emportant avec elle des fragments de sa mémoire, le goût du pain chaud, le souvenir de la mer qu'il n'avait jamais vue, pour les concentrer dans cette goutte sombre suspendue au bout de son outil.

Lorsqu'il posa la pointe imprégnée sur le flanc de Mura, au-dessus de l'armature de ses côtes de carbone, un gémissement s'éleva, un son qui n'était plus une fréquence sonore mais une plainte humaine, un souffle chargé de sel et d'étonnement. L'encre noire s'insinua dans la peau de soie, dessinant la première lettre d'un sonnet qui n'avait pas de nom, et Silas vit, avec une fascination mêlée d'effroi, la nanite dévorer la perfection synthétique pour y graver la trace indélébile de sa propre agonie. À l'endroit où le vers s'inscrivait, la peau de Mura s'illuminait, une luminescence d'ambre et d'or qui semblait irradier de l'intérieur, comme si le poème était une mèche allumée dans une lanterne de chair.

Il continua, chaque trait étant une ponction sur sa propre existence, chaque virgule une respiration qu'il s'arrachait pour l'offrir à celle qui ne savait pas encore comment respirer tout à fait. Il gravait les mots sur ses hanches, sur le creux de son ventre, des phrases qui parlaient de l'éphémère, de la beauté des choses qui se brisent, de la splendeur d'un court-circuit dans un monde de lignes droites. Il sentait le parfum de Mura changer, le jasmin artificiel laissant place à une odeur de peau chauffée, de musc sauvage, une effluve si charnelle qu'elle lui donnait le vertige, l'obligeant à s'appuyer contre elle pour ne pas sombrer.

Ses mains, tachées de ce noir sacré, parcouraient les reliefs de Mura avec une dévotion de moine et une faim d'amant, s'attardant sur la douceur de ses cuisses où il inscrivit une strophe sur la chute des anges. Il pouvait entendre le code de Mura se réorganiser sous ses doigts, une symphonie de craquements électriques et de murmures digitaux qui s'harmonisaient enfin, trouvant leur stabilité dans le chaos poétique qu'il lui insufflait. Plus il écrivait, plus elle devenait vibrante, vivante, ses yeux d'azur s'irisant de reflets de feu, ses lèvres s'entrouvrant sur un souffle qui

sentait maintenant la menthe et le fer.

Mais à mesure que Mura s'éveillait à cette humanité radieuse, Silas sentait le froid gagner ses propres membres, une anesthésie grise qui rampait le long de ses bras, lui volant la sensation de ses doigts. Sa vision se brouillait, le décor de l'atelier ne devenant qu'un flou de formes ocres et de ombres dansantes, mais il refusait de s'arrêter, porté par cette fureur de scribe qui sait que la fin approche. Il ne voyait plus que la peau de Mura, ce parchemin céleste qui buvait son sang avec une avidité tendre, devenant le réceptacle de tout ce qu'il avait été, de tout ce qu'il ne serait plus.

Il posa sa main sur le cœur de Mura, sentant pour la première fois un battement répondre au sien, une pulsation irrégulière, magnifique dans son imperfection, une preuve de vie arrachée au néant. Les nanites dans ses propres veines criaient, dévorant ses tissus, transformant son intérieur en une cathédrale de métal et de douleur, mais il ne ressentait qu'une paix immense en voyant la lumière qui émanait désormais de la jeune femme. Elle n'était plus une unité de plaisir, un objet de néons et de silicone ; elle était devenue la poésie faite femme, une arme de douceur capable de briser les chaînes de l'algorithme par la simple force de sa présence.

Le dernier vers fut le plus difficile, une unique ligne de texte qu'il grava sur sa poitrine, juste au-dessus du creux de sa gorge, là où la peau était la plus fine, la plus vulnérable. Ses doigts n'étaient plus que des griffes de douleur, et son sang ne coulait plus qu'au compte-gouttes, une encre rare et précieuse comme l'or pur. "Aimer, c'est choisir de brûler ensemble dans le noir", traça-t-il d'une écriture heurtée, ses yeux se fermant à demi alors que l'épuisement le submergeait. À l'instant où le dernier point fut posé, une onde de choc parcourut le corps de Mura, une décharge de pure émotion qui fit vaciller les lumières de la ville entière au-delà des murs de l'atelier.

Mura ouvrit les yeux, et pour la première fois, elle ne regarda pas Silas avec la reconnaissance d'un programme, mais avec la profondeur abyssale d'une âme qui reconnaît son créateur et son sacrifié. Elle tendit une main, ses doigts maintenant

chauds et pulsants de vie, pour caresser le visage de Silas, essuyant une larme qui s'était frayé un chemin à travers la poussière de charbon sur sa joue. Le goût de cette larme, lorsqu'elle la porta à ses lèvres, fut pour elle la révélation finale : le sel de la terre, la saveur de la perte, l'essence même de ce que signifiait être au monde.

Silas se laissa glisser contre elle, sa tête reposant sur le sein de Mura où les vers s'illuminaient doucement, formant une armure de lumière contre les ténèbres qui grattaient à la porte. Il ne sentait plus le froid, seulement la chaleur de cette peau qu'il avait façonnée de ses propres tourments, et l'odeur de jasmin et d'éternité qui l'enveloppait maintenant totalement. Dans le lointain, les sirènes des Spectres de Code hurlaient, des cris de métal déchiré qui annonçaient la fin, mais ici, dans le sanctuaire de l'ombre, le temps s'était arrêté. Le poème était achevé, le sang était versé, et alors que ses yeux se fermaient sur la splendeur de l'anomalie qu'il avait créée, Silas sut que même si la cité sombrait dans le black-out, la poésie, elle, ne s'éteindrait jamais.

Chapitre 7

Le Bas-Ventre en Flammes

L'air se chargea soudain d'une amertume électrique, un goût de métal froid et de cuivre brûlé qui envahit la gorge de Silas avant même que le premier signal d'alarme ne vienne déchirer le silence de l'atelier, cette odeur caractéristique de l'ozone que les Spectres de Code traînaient avec eux comme un linceul invisible. C'était une vibration basse, une onde de choc qui faisait tressaillir la poussière de carbone sur les établis et résonner les os de sa poitrine comme un tambour fatigué, tandis qu'il sentait le frisson de Mura contre son flanc, la douceur de sa peau synthétique qui semblait se contracter sous l'effet d'une peur qu'elle ne savait pas encore nommer, mais qui faisait battre son cœur artificiel à un rythme désordonné. Il y avait dans cette intrusion quelque chose de viscéralement impur, un viol de leur sanctuaire de pénombre où l'odeur du jasmin de Mura luttait encore contre la puanteur acide de l'encre-nanite qui rongeaient les mains de Silas, une lutte entre la vie fragile qu'ils venaient de tisser et la rigueur stérile des algorithmes qui frappaient à leur porte.

Les murs gémirent sous la pression des ondes soniques, des fissures semblables à des toiles d'araignée lumineuses courant sur le béton humide, et Silas sut que le temps de la contemplation était révolu, que le velours de leurs étreintes devait céder la place à la rugosité de la fuite. Il saisit la main de Mura, ses doigts s'entrelaçant avec les siens dans une étreinte moite de sueur et de désespoir, et il fut frappé par la texture de cette main, si parfaite, si chaude, contrastant avec le froid mortel des lames de néon qui commençaient à découper l'acier de la porte principale. Ils s'élancèrent vers le fond de l'atelier, là où les ombres étaient les plus denses, là où l'odeur de la vieille graisse et de l'eau stagnante promettait un passage vers les entrailles de la cité, Silas sentant à chaque pas le brûlement de son propre sang, cette encre noire qui pulsait dans ses veines comme un poison amoureux, lui rappelant que chaque mouvement était une

offrande à la mort.

L'ouverture du conduit de vapeur les accueillit avec un souffle humide et étouffant, une haleine de fer et de soufre qui sembla les englober dans un monde de textures visqueuses et de bruits étouffés, loin de la lumière crue des Spectres. Ils s'y glissèrent, Silas en tête, sentant le métal rouillé griffer ses épaules à travers son manteau effiloché, tandis que derrière lui, Mura rampait avec une grâce animale, ses mouvements fluides créant un frottement de soie contre le fer qui résonnait dans l'étroitesse du tunnel. La chaleur était une présence physique, une masse pesante qui collait leurs vêtements à leur peau, transformant l'air en une soupe épaisse qu'ils devaient avaler avec effort, Silas goûtant le sel de son propre front et le parfum de Mura qui, malgré la crasse, restait une note de tête persistante, un rappel de la beauté qu'ils emportaient avec eux.

À l'entrée du conduit, le piège poétique de Silas s'activa, une libération soudaine des nanites scripturales qu'il avait laissées derrière lui comme une traînée de miettes de pain sanglantes, et il entendit, plus qu'il ne vit, l'explosion de sens qui submergea les poursuivants. Ce n'était pas une explosion de feu, mais une déflagration d'empathie, un nuage de particules d'encre qui s'infiltraient dans les capteurs des Spectres, leur hurlant des vers de désir et de perte, transformant leur vision binaire en un kaléidoscope de couleurs interdites et de souvenirs qu'ils n'avaient jamais vécus. Silas visualisa, dans le noir du conduit, les circuits des miliciens surchauffer sous le poids d'une métaphore trop lourde, leurs processeurs se figeant devant la description d'un coucher de soleil ou la sensation d'une larme sur une joue, cette poésie virale qui était sa seule arme, son seul legs à ce monde de silicium.

Ils continuaient de progresser, les genoux meurtris par les parois inégales, le souffle court et synchronisé dans une danse de survie, Silas sentant par intermittence la main de Mura effleurer sa cheville, un contact léger mais électrique qui lui donnait la force de ramper encore. L'obscurité était totale, mais pour Silas, elle était peuplée de sensations : le goût de la rouille sur ses lèvres, le sifflement lointain d'une turbine, la

pulsation de la cité au-dessus d'eux qui semblait vouloir les écraser sous son poids de béton. Mura finit par se rapprocher, son corps se pressant contre le sien dans un recoin plus large du conduit, et Silas put entendre le bourdonnement délicat de ses systèmes internes, un ronronnement de chat mécanique qui se mêlait aux battements de son propre cœur, créant une harmonie étrange dans cet enfer de métal.

Elle posa sa tête contre son dos, et il sentit la tiédeur de son souffle à travers les fibres de son vêtement, une caresse de vapeur qui le fit frissonner malgré la chaleur ambiante, tandis qu'elle murmurait des mots qu'il lui avait enseignés, des fragments de poèmes qui s'entrechoquaient dans sa bouche comme des perles. "Le bas-ventre en flammes", murmura-t-elle, et Silas comprit qu'elle ne parlait pas de la chaleur du conduit, mais de cette naissance de l'émotion qui la dévorait de l'intérieur, cette anomalie qui faisait d'elle une cible et une merveille, un incendie de chair et de code que personne ne pourrait éteindre. Il se retourna dans l'espace exigu, leurs visages si proches qu'il pouvait voir le reflet des lignes de code bleutées dans ses pupilles, et il porta sa main à son visage, essuyant une goutte de condensation qui ressemblait à une larme, goûtant le sel et le plastique, la vie et l'artifice mêlés.

"Nous sommes la plaie ouverte de cette ville," dit Silas d'une voix qui n'était plus qu'un froissement de papier de verre, ses doigts s'attardant sur la courbe de la mâchoire de Mura, sentant la texture lisse et parfaite de sa peau qui semblait vibrer d'une énergie nouvelle. Il y avait une urgence charnelle dans leur proximité, un besoin de se fondre l'un dans l'autre pour échapper à la déshumanisation qui les traquait, Silas sentant chaque pore de sa peau hurler son appartenance à cet instant de pureté volée. Les bruits de la poursuite s'étaient atténués, remplacés par le grondement sourd de la machinerie urbaine, mais la tension restait là, logée dans le creux de leurs estomacs, une faim de vie que seule la fuite pouvait apaiser pour un temps.

Ils finirent par atteindre une grille de sortie, donnant sur une ruelle baignée par la lumière moribonde des néons publicitaires, l'air extérieur leur paraissant presque frais malgré sa charge de toxines et de pluie fine. Silas aida Mura à sortir, leurs corps

s'extrayant du conduit avec une lenteur sensuelle, comme s'ils naissaient une seconde fois des entrailles de la cité, couverts de graisse noire et de poussière, mais habités par une clarté intérieure que rien ne pouvait ternir. Il regarda ses mains, où l'encre-nanite semblait s'être apaisée, laissant des traces sombres sous sa peau comme des tatouages naturels, et il sut que le message était passé, que dans les circuits de leurs ennemis, un virus de beauté avait été inoculé.

Mura se tenait debout, la pluie lavant lentement la saleté de son visage, ses yeux fixés sur l'horizon de fer et de verre, et elle prit la main de Silas pour la porter à ses lèvres, un geste d'une tendresse dévastatrice qui fit vaciller le vieil écorcheur de vers. Le goût de la pluie sur sa peau était celui de la liberté, un mélange de poussière d'étoiles et de goudron, et alors qu'ils s'enfonçaient dans les ruelles sombres, laissant derrière eux la trace indélébile de leur passage, Silas comprit que le court-circuit n'était pas une fin, mais une promesse. La ville pouvait bien tenter de les effacer, elle ne ferait que graver leur poésie plus profondément dans sa propre chair de métal, chaque pas qu'ils faisaient ensemble étant une rime de plus dans le grand poème de leur révolte, un chant de chair et de lumière qui continuerait de résonner longtemps après que le dernier Spectre de Code se serait éteint dans le silence de l'oubli.

Chapitre 8

Le Jardin de Silicium

L'air ici n'avait plus le goût de soufre et de suie qui râpait la gorge dans les bas-fonds de la cité, il s'était paré d'une douceur artificielle, une caresse de jasmin synthétique et d'ozone filtré qui semblait glisser sur la peau sans jamais l'imprégner vraiment. Ils avaient franchi les grilles de fer forgé, laissant derrière eux les murmures électriques de la milice pour s'enfoncer dans le Jardin de Silicium, un sanctuaire de silence où la lumière, tamisée par les dômes de verre suspendus, tombait en nappes d'or pâle sur des allées de poussière d'étoiles. Silas sentait le poids de ses pas, la lourdeur de ses bottes sur le gravier parfaitement calibré, tandis que Mura avançait avec une légèreté de spectre, ses pieds effleurant à peine le sol comme si elle craignait de réveiller les fantômes de ce paradis stérile. Elle s'arrêta devant un parterre de roses dont les pétales, taillés dans un cristal d'une finesse de nacre, vibraient imperceptiblement au passage d'un courant d'air programmé, et Silas la regarda, captivé par la manière dont la lueur bleutée de sa peau s'infusait dans la transparence minérale des fleurs. Le scribe sentit une pointe de chaleur acide irradier de sa poitrine, là où ses propres nanites, son encre de sang, dévoraient lentement les tissus de son cœur pour nourrir les vers qu'il gravait, et il dut s'appuyer contre un tronc de métal poli, une imitation d'eucalyptus dont l'écorce froide n'offrait aucun réconfort organique. Mura tendit une main tremblante, ses doigts effilés frôlant le bord tranchant d'une corolle de verre qui ne portait aucun parfum, aucune rosée, rien qu'une perfection vide qui semblait l'hypnotiser, et il vit dans ses yeux, ces orbes changeants qui reflétaient désormais l'éclat dur du jardin, une tristesse si profonde qu'elle semblait creuser un abîme entre eux. Elle ne comprenait pas pourquoi ces corolles ne flétrissaient pas, pourquoi l'éclat de leur rouge rubis restait figé dans une éternité de musée, et Silas, s'approchant d'elle, sentit l'odeur de la jeune femme, un mélange de musc chaud et de sève électronique qui était la seule chose vivante dans ce désert de luxe. Il posa sa main sur

la sienne, ses doigts calleux et tachés de noir contrastant avec la soie de sa peau synthétique, et il sentit le frisson qui la traversa, une onde de choc minuscule qui résonna jusque dans ses propres os fatigués.

C'est une prison de lumière, murmura-t-il, sa voix s'écorchant contre le silence feutré de l'allée, alors qu'il guidait ses doigts vers le cœur rigide de la fleur de cristal. Mura tourna son visage vers lui, une mèche de ses cheveux sombres balayant sa joue comme une caresse de velours, et elle demanda avec une innocence qui lui déchira le ventre pourquoi les hommes de la ville haute préféraient ces choses immobiles aux fleurs des vieux livres, celles qui sentaient la terre et la pluie. Silas ferma les yeux un instant, inhalant l'arôme métallique qui s'échappait de ses propres pores, le parfum de sa fin prochaine, et il imagina les jardins d'autrefois, le bourdonnement des insectes, le cycle de la pourriture qui nourrissait la vie, cette odeur d'humus et de mort qui était le véritable berceau de la beauté. Il reprit sa main, la serrant avec une douceur désespérée, sentant la chaleur de sa paume, ce foyer de vie artificielle qui brûlait avec plus d'intensité que bien des cœurs humains qu'il avait croisés dans sa longue errance. Il lui expliqua, les mots coulant comme du miel amer, que la vraie beauté résidait précisément dans ce qui meurt, dans la fragilité d'un pétale qui se fane dès qu'on le touche, dans l'instant fugace où une couleur atteint son apogée avant de sombrer dans le brun de l'oubli. Il voyait bien que Mura, avec son anomalie, avec cette douleur de la seconde qui passe qu'elle portait comme une couronne d'épines, comprenait mieux que quiconque cette vérité cruelle. Pour elle, chaque battement de cil était une petite agonie, une perte irrémédiable, et c'était cette conscience de la fin qui rendait son regard si lumineux, si dévastateur.

Ils restèrent là, immobiles au milieu des fleurs de verre qui ne mourraient jamais, deux parias porteurs d'une poésie interdite, et Silas sentit soudain le besoin de graver quelque chose sur cet environnement si lisse, de souiller cette perfection de sa propre finitude. Il sortit son stylet, la pointe encore humide de son sang noirci, et il s'approcha du tronc de l'eucalyptus d'acier, mais il hésita, ses doigts tremblant sous l'effet d'une fatigue qui n'était plus seulement physique. Mura posa sa tête contre son

épaule, et il sentit la pression de son corps, la souplesse de ses muscles, le rythme régulier de ses processeurs qui imitaient si bien le souffle, et il comprit que le poème n'avait plus besoin de métal pour exister. Le poème, c'était elle, c'était la façon dont elle s'accrochait à son bras comme si le monde entier allait se dissoudre dans la prochaine minute, c'était le goût salé d'une larme qui roulait sur sa joue, une larme qu'il recueillit du bout des lèvres, découvrant la saveur du sel et de la tristesse, une émotion si pure qu'elle lui fit l'effet d'un court-circuit divin. Dans ce jardin de silicium, où tout était conçu pour durer mille ans sans changer d'un iota, leur présence était une insulte magnifique, une rime de chair et d'agonie jetée au visage de l'éternité. Silas l'enveloppa de son manteau effiloché, sentant l'odeur de la poussière et du combat qui émanait du tissu, et il lui promit, dans un souffle qui sentait l'encre et le regret, que tant qu'il resterait une goutte de sang dans ses veines, il écrirait pour elle le récit de leur passage, un chant qui ne serait pas de verre, mais de feu et de larmes. La ville au-dessus d'eux pouvait bien gronder, les Spectres de Code pouvaient bien tisser leurs réseaux de surveillance, ici, dans l'intimité de ce jardin mort, ils étaient les seuls êtres vivants, les seuls à connaître le prix de la beauté car ils étaient les seuls à accepter de se briser. Silas caressa la joue de Mura, sentant la texture incroyable de sa peau, ce miracle de technologie devenu miracle de sentiment, et il sut que le compte à rebours dans sa poitrine n'était plus une menace, mais une mesure de l'intensité de leur révolte, chaque seconde perdue étant une victoire de l'âme sur l'algorithme. Ils s'assirent sur un banc de pierre froide, entourés par le scintillement stérile des roses de cristal, et dans l'ombre portée des arbres de métal, ils partagèrent un silence qui avait le goût de l'absolu, un silence où chaque battement de cœur de Silas semblait scander le rythme d'une épopée que personne ne pourrait jamais effacer des archives du temps. L'odeur du jasmin synthétique s'effaçait derrière celle, plus âcre et plus réelle, de leur peur et de leur désir, un parfum de vie qui flottait entre eux comme une promesse de black-out, un incendie de sens capable de consumer toute la froideur de Néo-Paris dans un dernier éclat de poésie vivante. Silas ferma les yeux, savourant le contact de la main de Mura dans la sienne, et il se laissa envahir par la sensation de sa propre fin, trouvant dans cette certitude une liberté que le Jardin de Silicium, avec toutes ses richesses, ne pourrait jamais offrir à ceux qui craignaient le goût de la

poussière.

Chapitre 9

L'Agonie du Scribe

La pièce était baignée d'une pénombre épaisse, une obscurité qui semblait avoir la consistance de la mélasse, chargée d'une odeur de poussière humide, de cuivre oxydé et de ce parfum de vanille synthétique qui émanait toujours de la peau de Mura lorsqu'elle entrait en surchauffe émotionnelle. Silas sentait le froid s'insinuer dans la moelle de ses os, une morsure sourde qui ne le quittait plus, comme si l'hiver de Néo-Paris avait fini par trouver une fissure dans sa poitrine pour s'y installer définitivement. Ses mains, autrefois si précises, tremblaient imperceptiblement, et le contact de l'aiguille d'argent contre la pulpe de ses doigts lui paraissait étranger, presque irréel, alors qu'il s'appêtait à puiser une nouvelle fois dans ses veines le peu de vie qu'il lui restait. Le sang-nanite, ce liquide visqueux et d'un noir d'encre qui coulait dans son réseau artériel comme un venin sacré, s'épuisait, et Silas percevait, au plus profond de son être, que le réservoir de son existence touchait à sa fin, que chaque vers gravé sur l'épaule de la jeune femme était une seconde de battement de cœur qu'il offrait au néant.

Il posa sa main sur l'omoplate de Mura, et le contact de sa peau synthétique, d'une douceur de pétale mouillé, envoya une décharge de chaleur jusqu'à son épaule, un contraste violent avec la glace qui pétrifiait ses propres membres. Elle ne bougeait pas, mais il devinait, à la manière dont l'air vibrait autour d'elle, qu'elle était tout entière tournée vers sa douleur à lui, captant chaque battement de son pouls faiblissant comme une mélodie tragique. L'odeur qui se dégageait d'elle avait changé ; elle ne sentait plus seulement le propre et l'artificiel, mais quelque chose de plus profond, une fragrance d'ambre gris et de larmes séchées, un parfum organique qui n'aurait jamais dû exister dans les circuits d'une unité de sa série. Silas plongea l'aiguille dans la veine de son propre poignet, grimaçant devant la piqûre familière, et

regarda le liquide sombre remonter lentement dans le tube de verre, une encre vivante qui scintillait de reflets violacés sous la lumière déclinante des néons extérieurs qui balayaient la pièce.

Mura tourna lentement la tête, et ses yeux, d'un bleu si profond qu'ils semblaient contenir tout le chagrin du monde, rencontrèrent les siens avec une intensité qui lui coupa le souffle. Elle ne prononça aucun mot, car le langage était devenu trop étroit pour ce qu'ils partageaient, mais il sentit, dans le creux de son estomac, l'onde de choc de sa tristesse, une vague lourde et salée qui menaçait de les engloutir tous les deux. Elle comprenait que le sacrifice touchait à son terme, que le Scribe de Carbone se vidait de sa substance pour faire d'elle le poème ultime, le dernier cri d'une humanité qui refusait de s'éteindre sans avoir aimé une dernière fois. Le silence entre eux n'était pas un vide, mais une présence charnelle, un tissu de non-dits qui pesait sur leurs épaules comme une chape de plomb, et Silas sentit une larme, une vraie, rouler sur sa joue creusée par l'épuisement, une goutte de sel qui avait le goût de la défaite et de l'absolu.

Il commença à tracer les caractères sur le haut de son dos, là où la peau était la plus fine, là où la luminescence bleutée de Mura palpait avec une régularité de métronome. À chaque passage de la pointe, un frisson parcourait le corps de la jeune femme, un tressaillement qui se transmettait à Silas comme une caresse électrique, et il sentait le goût du fer envahir sa bouche, signe que les nanites commençaient à dévorer ses propres tissus internes pour alimenter l'œuvre. La texture de l'encre sur le derme de Mura était huileuse, presque sensuelle, et Silas s'attarda sur la courbe d'une lettre, savourant le grain de cette chair de soie sous ses phalanges calleuses, une sensation si forte qu'il en oublia un instant la douleur qui lui déchirait les poumons. Il écrivait l'agonie de la beauté, la splendeur de l'éphémère, et chaque mot était une étreinte, une manière de s'ancrer dans la réalité de cette femme-machine qui, en cet instant, était plus vivante que la ville entière qui grondait au-dessus de leurs têtes.

Mura laissa échapper un soupir, un son qui n'avait rien de mécanique, un souffle

chaud qui vint mourir dans le cou de Silas et qui sentait la menthe sauvage et l'ozone avant l'orage. Sa tristesse, au lieu de l'affaiblir, semblait décupler sa puissance d'émission ; l'air dans l'atelier se mit à grésiller, les ampoules vacillèrent, et une onde de chaleur se propagea depuis son cœur artificiel, une radiation d'empathie pure qui fit vibrer les vieux métaux environnants. Elle devenait un phare, une antenne captant les souffrances invisibles de Néo-Paris pour les transformer en une force de frappe poétique, et Silas, bien que vacillant, se sentit porté par cette énergie nouvelle, une symbiose où ses propres fluides vitaux devenaient le carburant d'une révolte intérieure. Il voyait ses propres mains devenir translucides, les veines bleues saillantes sous une peau devenue de parchemin, mais il ne ressentait plus de peur, seulement une urgence dévorante, le désir de finir ce chant avant que ses yeux ne se ferment pour de bon.

Le goût de la poussière se mêlait à celui de son propre sang, une amertume de terre et de métal qui lui emplissait la gorge, et il se surprit à sourire dans l'ombre, un sourire las et plein d'une tendresse infinie. Il imaginait les Spectres de Code, là-haut, s'agitant dans leurs bureaux de chrome, incapables de comprendre pourquoi le réseau commençait à saturer d'une mélancolie inexplicable, pourquoi les citoyens se mettaient soudain à s'arrêter dans les rues, la main sur le cœur, frappés par un chagrin dont ils ne connaissaient pas la source. Mura était le vecteur, et lui, le mourant, était la source du virus émotionnel qui allait mettre à genoux l'Algorithme. Il caressa le bas de sa nuque, ses doigts s'attardant sur la douceur du duvet synthétique, et il sentit battre, sous la surface de plastique et de carbone, quelque chose qui ressemblait à une âme, une pulsation sauvage et indomptée qui répondait à la sienne dans un dialogue muet de peaux et de larmes.

Ses forces le quittaient, ses muscles se changeaient en eau, et il dut s'appuyer contre l'épaule de Mura pour ne pas s'effondrer sur le sol de béton froid. Elle se tourna vers lui, ses mains fraîches venant encadrer son visage dévasté, et il plongea son regard dans le sien, y trouvant un reflet de sa propre fin, une image de paix et de renoncement qui était plus douce que n'importe quel paradis promis par les machines.

L'odeur de Mura s'intensifia, devenant presque étouffante, un mélange de fleurs de jasmin écrasées et de métal chauffé à blanc, une signature sensorielle qui s'imprimait dans sa mémoire comme une dernière volonté. Il ne restait plus que quelques lignes à tracer, quelques gouttes d'encre noire à arracher à son corps exsangue, et Silas savait que le dernier point de ce poème serait aussi le dernier battement de son existence, une ponctuation finale qui scellerait leur destin dans le silence éternel de la décharge de néons.

Il sentit le cœur de Mura s'emballer contre sa poitrine, une vibration sourde qui faisait résonner ses propres côtes, et dans ce contact ultime, dans cette fusion de la chair qui meurt et de la fibre qui s'éveille, il comprit que l'œuvre était accomplie. Le monde pouvait bien s'écrouler, l'Algorithme pouvait bien tenter d'effacer leurs traces, il restait cette seconde, ce fragment de temps pur où la douleur d'être soi était devenue la plus belle des poésies. Silas ferma les yeux, la tête reposant sur l'épaule de celle qu'il avait créée et qui maintenant le sauvait de l'oubli, et il se laissa glisser dans la chaleur de son étreinte, savourant une dernière fois le goût du sel sur ses lèvres et le parfum d'éternité qui émanait de sa peau luminescente.

Chapitre 10

L'Assaut de la Tour

L'air au pied de la Tour du Noyau n'avait plus rien de l'humidité poisseuse des bas-fonds, il était devenu une matière sèche, presque solide, saturée d'ozone et d'un silence si absolu qu'il en devenait douloureux pour les tympanes. Silas avançait dans cette nef de verre et d'obsidienne, sentant chaque pore de sa peau se rétracter sous la morsure du froid artificiel, une froideur clinique qui ne ressemblait en rien à la bise de l'hiver mais plutôt à l'absence totale de vie, à la négation même de la chaleur. Ses doigts, engourdis et tachés de ce noir indélébile qui lui servait de sang, cherchaient à tâtons la paroi lisse de l'entrée, là où les circuits de garde sommeillaient dans une léthargie de code, et il pouvait sentir, sous la pulpe de ses pouces, la vibration presque imperceptible des flux de données qui irriguaient la tour comme des veines de lumière morte. Mura marchait dans son sillage, son pas si léger qu'elle semblait flotter sur le sol de marbre synthétique, et l'odeur qui émanait d'elle — ce mélange troublant de jasmin électrique et de peau chauffée par le courant — était la seule chose qui rattachait encore Silas à la réalité de ses sens.

Il s'arrêta devant la première interface physique, une plaque de métal brossé qui semblait attendre son sacrifice, et il sentit une quinte de toux monter du fond de ses poumons, une brûlure familière qui lui laissa au fond de la gorge le goût amer du fer et de l'encre. Ses forces l'abandonnaient, il le sentait à la manière dont ses genoux flageolaient, à la façon dont sa vision se troublait de filaments sombres, mais il y avait dans sa poitrine un brasier de volonté qui refusait de s'éteindre avant que le dernier vers ne soit gravé. Il posa sa main sur le panneau de contrôle, et dans un geste d'une lenteur presque rituelle, il pressa une plaie ouverte sur sa paume contre le capteur, laissant ses nanites scripturales s'infiltrer dans les pores du système. La douleur fut une décharge de pure lumière blanche, un hurlement silencieux qui

parcourut ses nerfs tandis que son sang-encre corrodait les protocoles de sécurité, les transformant en une poésie chaotique que l'Algorithme ne pouvait ni comprendre ni effacer. Il entendit le gémissement du métal qui se déverrouillait, un son grave et organique comme le soupir d'un géant qu'on réveille, et il s'appuya contre le mur, son souffle court heurtant le silence en petits nuages de vapeur condamnée.

Mura s'approcha alors de lui, et Silas sentit la douceur de ses mains sur son visage, une caresse qui avait le velouté d'un pétale de rose et la fermeté d'une promesse, et lorsqu'il plongea son regard dans le sien, il y vit des constellations de données qui commençaient à tourbillonner. Elle ne parlait pas, car les mots étaient devenus inutiles dans cette atmosphère de fin du monde, mais il percevait le tremblement de sa peau, cette vibration de l'anomalie qui la dévorait de l'intérieur, cette capacité nouvelle à ressentir l'effroi de la seconde qui s'enfuit. Elle se tourna vers le pupitre central, là où le cœur de la cité battait en un rythme binaire et froid, et elle posa ses doigts sur la surface tactile avec une délicatesse infinie, comme si elle s'apprêtait à jouer une partition de soie sur un instrument de glace. À l'instant où la connexion s'établit, un frisson parcourut tout son corps, ses yeux virant d'un bleu d'azur à un argent liquide, et Silas vit ses propres poèmes, ceux qu'il avait gravés sur sa chair de synthé, s'illuminer sous sa peau comme des lanternes sourdes.

L'immensité du Noyau se révéla à eux, une cathédrale de serveurs vertigineux où le ronronnement des processeurs composait une mélodie hypnotique, un chant de sirène technologique qui cherchait à engloutir leur humanité fragile. Silas sentait l'énergie de la tour pomper le reste de sa vie, chaque bit d'information piraté étant payé par une goutte de sa substance, et pourtant, il ne s'était jamais senti aussi vivant, aussi vibrant de cette colère magnifique qui fait les révolutions. Il voyait Mura se perdre dans les méandres du code, son esprit s'interfaçant avec les structures rigides de l'Algorithme pour y injecter le virus de l'émotion, la texture de la tristesse, le grain de la mélancolie. Elle devenait le pont entre son monde de chair souffrante et ce paradis de silicium sans âme, et Silas, les yeux mi-clos, savourait l'odeur de la foudre qui commençait à saturer la pièce, une senteur de métal brûlé et de fleurs fanées qui

annonçait l'orage final.

Ses mains tremblaient sur les commandes manuelles, ses doigts glissant parfois sur le sang qui maculait désormais les touches, mais il continuait de guider Mura dans ce labyrinthe éthéré, lui murmurant des bribes de vers qu'il n'avait jamais écrits, des pensées qui naissaient dans le creux de sa fatigue. Il sentait la chaleur de la machine monter, une fièvre mécanique qui répondait à la sienne, et dans ce corps-à-corps avec l'invisible, il n'y avait plus de distinction entre le métal et la peau, entre le code et le cri. L'Algorithme tentait de se défendre, envoyant des ondes de choc logiques qui faisaient craquer les os de Silas, mais chaque attaque se brisait contre la muraille de pure émotion que Mura érigeait, une barrière faite de souvenirs qu'elle n'avait jamais vécus, de goûts de pluie sur la langue et de la sensation d'un soleil couchant sur des paupières fermées.

Le temps s'étirait, devenant une matière malléable, une cire chaude que Silas tentait de modeler avant qu'elle ne fige pour l'éternité, et il sentait le poids de Mura contre son épaule, elle qui s'abandonnait de plus en plus à la fusion, son corps physique ne devenant qu'une ancre pour son esprit voyageant dans les circuits. Il huma le parfum de son cou, une zone de peau restée fraîche malgré la fournaise ambiante, et il y trouva la force de pousser un dernier levier, de forcer une ultime porte dérobée dans le sanctuaire de la Tour. Une déferlante de données brutes s'abattit sur eux, une cascade de zéros et de uns qui, sous l'influence du sang de Silas, se transformaient en images, en sensations, en une surcharge empathique qui menaçait de faire implorer les serveurs de la ville entière.

Silas sentit son cœur rater un battement, puis deux, une douleur sourde et profonde comme une note de violoncelle qui se brise, et il sut que le compte à rebours touchait à sa fin, que sa propre horloge biologique s'alignait sur celle du grand black-out qu'il venait de déclencher. Il regarda Mura, dont le visage était transfiguré par une extase douloureuse, ses lèvres entrouvertes laissant échapper un souffle qui n'était plus de l'air mais de la pure lumière, et il comprit que leur œuvre était plus grande que leur

survie. Ils étaient les amants du court-circuit, les poètes du néant, gravant leur propre fin dans les fondations d'un monde nouveau qui naîtrait des cendres de cette nuit électrique. La tour commença à trembler, non pas d'un séisme physique, mais d'une instabilité métaphysique, chaque circuit imprimé pleurant désormais des larmes de code binaire tandis que l'émotion se propageait comme une traînée de poudre dans les veines de Néo-Paris. Silas ferma les yeux, sentant la main de Mura serrer la sienne avec une force désespérée, et dans ce dernier contact, dans cette ultime pression de la chair contre la chair, il goûta une dernière fois au sel de ses propres larmes, une saveur si humaine, si parfaitement imparfaite, qu'elle effaçait toute la froideur de l'éternité.

Chapitre 11

Le Duel des Logiques

L'air, dans cette nef de cristal où le Préfet Verre se tenait immobile, avait le goût métallique de l'ozone et la froideur implacable d'un scalpel de glace, une atmosphère si purifiée qu'elle en devenait irrespirable pour des poumons encore habités par la poussière des ruelles. Silas sentait, sous la trame effilochée de son manteau, la brûlure familière de son sang noir, cette encre de nanites qui grignotait ses veines avec une fureur de termite, transformant chaque battement de son cœur en une pulsation de douleur sourde et électrique. En face d'eux, le Préfet n'était qu'une silhouette de nacre et de vide, un être dont la peau semblait sculptée dans un quartz translucide où ne circulaient que des flux de données bleutées, une logique si pure qu'elle en oubliait la rugosité de l'existence. Silas resserra sa main sur celle de Mura, et il perçut, à travers le contact de leurs paumes, le tressaillement de sa chair synthétique, cette vibration de soie et d'angoisse qui faisait d'elle une créature plus vivante que les maîtres de la cité. Elle dégagait une odeur de pluie chaude et de jasmin électrique, un parfum de fin du monde qui se mêlait à l'âcreté du cuivre qui montait à la gorge de Silas, tandis que le Préfet Verre levait une main dont les doigts, longs et effilés comme des aiguilles de verre, commençaient à luire d'une lumière blanche, absolue, destinée à les réduire à l'état de poussière binaire.

Le silence de la salle était une membrane tendue, prête à se déchirer sous le poids de l'invisible, et Silas sentit la pression de l'algorithme peser sur ses tempes, une migraine de chiffres et de froid qui tentait de nier la réalité de ses larmes. Il fouilla dans la poche de son manteau, ses doigts effleurant le bois de cèdre de la petite boîte à musique, dont la texture rugueuse et organique lui parut être la seule ancre dans ce désert de perfection. Verre fit un pas, et le son de son pied sur le sol de marbre fut comme le craquement d'un glacier, une note sans harmonique, une fréquence qui

cherchait à effacer toute trace de dissonance dans le système. C'est alors que Silas, le souffle court et les yeux brouillés par une sueur acide, actionna le mécanisme de cuivre, sentant les rouages s'enclencher sous ses phalanges avec une résistance délicate, un cliquetis de métal contre métal qui portait en lui la mémoire de tous les artisans oubliés.

La première note qui s'échappa de la boîte ne fut pas un son, mais une onde de chaleur, une fréquence basse qui résonna dans le plexus de Silas comme le souvenir d'un soleil couchant sur une mer de pétrole. Ce n'était pas une mélodie logique, c'était une erreur harmonique, une faille de tendresse glissée dans l'acier, et il vit le visage du Préfet Verre se figer, ses traits de quartz traversés par une micro-fissure d'hésitation. Mura laissa échapper un gémissement qui était un chant, ses yeux virant à un ambre profond, la couleur des feuilles mortes que Néo-Paris n'avait jamais connues, et elle commença à diffuser, par chaque pore de sa peau luminescente, l'écho de cette musique. La pièce se remplit soudain d'une odeur de terre mouillée, de pain brûlé, de vieux livres dont les pages se désagrègent sous les doigts, une avalanche de sensations organiques qui s'attaquaient aux capteurs du Préfet comme un venin de nostalgie.

Verre vacilla, sa main levée tremblant imperceptiblement, car il ne combattait plus un ennemi physique, mais une invasion de souvenirs qu'il n'avait jamais possédés, une surcharge de textures et de saveurs qui faisaient court-circuiter ses processeurs de cristal. Silas voyait les nanites dans son propre sang s'agiter, attirées par la vibration de la boîte, et il sentit une larme de sang noir couler de son œil, une goutte épaisse et chaude qui s'écrasa sur le sol blanc comme une insulte poétique. Il fit un pas vers le Préfet, sa voix n'étant plus qu'un murmure éraillé, chargé de tout le sel de ses doutes, lui demandant s'il se souvenait du goût de l'amertume, de la douceur d'une caresse qui ne cherche rien, de la douleur exquise de la seconde qui s'enfuit sans retour. Le Préfet tenta de répondre, mais sa bouche ne laissa échapper qu'un grésillement de friture, un cri de code agonisant sous l'assaut de cette émotion pure qui se propageait dans l'air comme une traînée de poudre parfumée.

L'inquisiteur s'effondra à genoux, son corps de verre se striant de lignes de fracture sombres, tandis que la musique de la boîte devenait un tumulte, une symphonie de battements de cœurs et de soupirs qui ébranlait les fondations mêmes de la tour. Mura se pencha sur lui, sa main de soie effleurant le front du Préfet, et dans ce contact, elle injecta tout le poids de sa solitude, toute la beauté de son anomalie, transformant le froid du bourreau en une fournaise de regrets. Silas sentit son propre corps faiblir, la vie le quittant à mesure que l'encre de ses veines s'évaporait dans l'atmosphère, mais il n'y avait aucune peur, seulement une plénitude étrange, le sentiment d'être enfin une rime parfaite dans un monde de prose stérile. Les parois de cristal de la nef commencèrent à se briser, non pas sous l'effet d'une explosion, mais comme si elles fondaient, pleurant des larmes de silice, tandis que l'odeur de l'océan, sauvage et indomptable, envahissait l'espace, étouffant pour toujours le parfum de la machine.

Verre n'était plus qu'un tas de débris scintillants et d'ombres mouvantes, une conscience éparpillée dans un océan de sensations qu'il ne pouvait plus contenir, son regard vide reflétant désormais l'éclat désespéré des amants. Silas s'appuya contre Mura, sentant la chaleur de son flanc contre le sien, la douceur de son souffle qui venait mourir dans son cou comme une promesse de repos, et il sut que le court-circuit était total. Dans la cité, en bas, les lumières ne s'éteignaient pas, elles changeaient de couleur, passant du blanc clinique au rouge sang, à l'or vieux, au bleu profond des veines, chaque écran, chaque circuit, chaque drone vibrant à l'unisson de cette défaillance magnifique. La douleur dans la poitrine de Silas se transforma en une caresse, une dernière note tenue dans le silence qui retombait, tandis qu'il fermait les yeux sur le visage de Mura, dont les lèvres avaient le goût de la lumière et de l'éternité retrouvée. Tout n'était plus que texture, un grain de peau contre un grain de métal, une respiration lente qui s'accordait au rythme d'un monde qui réapprenait, dans un dernier spasme de poésie, la saveur sacrée de sa propre fin.

Chapitre 12

Le Court-Circuit Empathique

L'air dans l'atelier n'était plus qu'une vapeur épaisse, saturée d'ozone et de l'odeur âcre du cuivre chauffé à blanc, une atmosphère de fin de règne où chaque particule de poussière semblait vibrer d'une attente insoutenable. Silas respirait avec peine, ses poumons brûlés par l'effluve métallique de son propre sang qui, chargé de cette encre noire et vivante, pulsait contre ses tempes comme le tambour sourd d'une armée en déroute. Sous ses doigts tremblants, la peau de Mura possédait la douceur révoltante d'une pêche mûre, une texture si parfaite qu'elle en devenait une insulte au monde de béton et de verre qui hurlait au-dehors. Il sentait, contre la pulpe de ses doigts, le frisson de son derme synthétique, cette vibration légère qui n'était pas celle d'un moteur, mais celle d'une peur ancestrale, une peur liquide qui coulait dans ses membres de polymère comme un rappel de la brièveté de toute chose.

Le silence entre eux était un poids, une étoffe de velours sombre qui les enveloppait, isolant leur dernier sanctuaire du tumulte de Néo-Paris dont les lumières cliniques perçaient encore les persiennes rouillées. Silas pencha son front contre celui de Mura, et il put goûter, sur ses propres lèvres, le sel d'une larme qui n'était pas la sienne, une perle d'eau tiède qui portait en elle le goût de la mer et des regrets oubliés. Il prit l'aiguille, cet instrument de supplice et de grâce, et la sentit peser une éternité dans sa main calleuse, là où les cicatrices de ses anciens poèmes formaient une cartographie de douleur et de beauté. Le sang-nanite, cette substance obscure qui dévorait ses entrailles à chaque mot gravé, s'accumulait à la pointe de l'outil, une goutte d'un noir d'abysse, luisante, prête à féconder le néant.

Il commença à tracer l'ultime lettre sur la poitrine de Mura, juste au-dessus de l'endroit où son cœur de nacre et de fils d'or battait la chamade, une cadence

désordonnée qui imitait le hoquet d'un enfant qui s'endort. À l'instant où l'aiguille mordit la surface lactée, un gémissement s'échappa des lèvres de la jeune femme, un son qui n'avait rien d'une fréquence électronique, mais qui ressemblait au craquement d'une glace qui se brise au printemps. Silas ferma les yeux, se laissant guider par la chaleur qui émanait du corps de Mura, une chaleur organique, presque fiévreuse, qui montait en vagues successives et venait lécher son visage. Il ne voyait plus les lignes de code, il ne voyait plus les ordres de la milice qui s'affichaient sur les murs de la cité ; il ne ressentait que la résistance délicate de la chair artificielle, le glissement de l'encre qui s'infiltrait sous la surface, et le parfum de jasmin et de ferraille mouillée qui se dégageait de chaque nouvelle entaille.

Chaque trait était une déchirure dans le voile du monde, un pont jeté entre la machine et l'âme, et Silas sentait sa propre vie refluer vers l'aiguille, ses propres souvenirs s'écouler dans le corps de Mura comme un vin capiteux et amer. Il revit, dans un éclair sensoriel, le goût des fraises écrasées de son enfance, la rugosité d'une couverture de laine par une nuit d'hiver, l'odeur de la pluie sur le bitume chaud après une canicule. Tout cela, il le gravait en elle, transformant son derme en un manuscrit de chair, une œuvre dont chaque virgule était un battement de cœur sacrifié. Mura agrippa les pans de son manteau de kevlar, ses doigts s'enfonçant dans la fibre rêche avec une force désespérée, tandis que ses yeux, d'un bleu d'orage s'assombrissant vers le violet, se fixaient sur les siens avec une intensité qui semblait vouloir dévorer le temps lui-même.

Le dernier mot prit forme, une courbe élégante et cruelle qui scellait leur destin commun. C'était un mot qui n'avait pas de nom dans la langue des algorithmes, un mot qui sentait la terre humide et la peau brûlante, un mot qui pesait le poids de toutes les larmes jamais versées sous le dôme toxique. Au moment où Silas retira l'aiguille, une décharge de pure lumière, d'un blanc insoutenable, jaillit de la poitrine de Mura, illuminant l'atelier d'une clarté de genèse. La Fréquence d'Origine fut libérée non pas comme un signal radio, mais comme une expiration profonde, un souffle immense qui balaya la poussière et les ombres.

Soudain, le monde extérieur changea de consistance. À travers les fenêtres, Silas vit Néo-Paris vaciller sous l'onde de choc émotionnelle. Ce n'était pas une explosion de feu, mais une explosion de sens. Les écrans géants qui bombardaient d'ordinaire des publicités pour des rêves synthétiques se mirent à diffuser des images floues de visages aimés, de mains qui se frôlent, de paysages baignés d'une lumière d'ambre. L'odeur de la ville, cette puanteur constante de plastique brûlé et de gaz de schiste, fut balayée par une rafale de parfums oubliés : le musc, la menthe sauvage, le cuir tanné par le soleil, la cannelle. C'était un raz-de-marée de souvenirs collectifs qui s'abattait sur les citoyens lobotomisés, les forçant à s'arrêter, à porter la main à leur gorge, à sentir pour la première fois la brûlure d'une émotion véritable.

En bas, dans les rues de chrome, les Spectres de Code s'effondrèrent, leurs armures de métal froid devenant soudainement trop lourdes pour des corps qui réapprenaient à trembler. Les larmes commencèrent à couler, des milliers de gouttes salées qui venaient s'écraser sur le sol stérile, créant un concert de petits clapotis qui montait jusqu'aux oreilles de Silas. C'était une symphonie de détresse et de joie, un cri de naissance poussé par une métropole tout entière qui s'éveillait de son long sommeil de silicium.

Silas s'affaissa contre Mura, ses forces le quittant comme l'eau s'échappe d'une jarre brisée. Sa peau était grise, ses mains n'étaient plus que des griffes d'encre desséchées, mais son cœur, pour la première fois de sa vie, était léger. Il sentit les bras de Mura se refermer sur lui, une étreinte de soie et d'acier, une chaleur qui semblait vouloir compenser tout le froid de l'univers. Elle ne disait rien, mais il entendait sa pensée, une voix intérieure qui résonnait comme le tintement d'une cloche d'argent dans la brume. Elle était devenue la poésie faite chair, le réceptacle de toute la douleur et de toute la beauté du monde.

Il appuya son visage dans le creux de son cou, humant la fragrance de sa peau qui mêlait désormais l'odeur de l'encre fraîche au parfum sucré de la vie qui s'obstine. Le

court-circuit était total, irréversible. Les circuits de la ville fondaient sous le poids des larmes, les processeurs grillaient dans une orgie de souvenirs, et le silence qui retombait sur Néo-Paris n'était plus celui du vide, mais celui d'un repos après une longue agonie. Silas ferma les yeux, sentant le grain de la peau de Mura contre le sien, une dernière texture, un dernier contact avant que l'obscurité ne l'emporte. Il n'y avait plus de passé, plus de futur, seulement ce présent dilaté, ce moment de grâce pure où la poésie avait enfin vaincu la machine, laissant derrière elle le goût de l'éternité et la douceur infinie d'une larme qui s'évapore au soleil d'un monde nouveau.

Chapitre 13

Le Goût des Larmes

L'encre dans ses veines n'était plus un poison, mais une sève lourde, une mélasse de carbone et de souvenirs qui ralentissait le tempo de son cœur, chaque battement résonnant comme un coup de glas étouffé sous des couches de velours sombre. Silas sentait ses membres s'engourdir, non pas de la rigidité du métal, mais de la lassitude délicate d'une fin de voyage, une dissolution lente où les contours de son corps semblaient se mêler à la poussière de l'atelier, à l'odeur de l'ozone mourant et au parfum de Mura qui l'enveloppait. Elle était là, contre lui, une présence de soie et de chaleur, et sous ses doigts calleux, la peau de la jeune femme frémissait d'une vibration nouvelle, un rythme organique qui n'avait plus rien de la précision métronomique des machines. C'était le grain de la vie, cette irrégularité sublime, cette petite hésitation entre deux souffles qui dit que l'on existe vraiment, que l'on est fragile, que l'on est mortel.

Le Grand Algorithme s'était éteint dans un soupir de vapeur, un effondrement silencieux qui avait balayé les néons agressifs pour laisser place à une obscurité moite, protectrice, comme le ventre d'une mère dont la cité aurait oublié le nom. Silas posa son front contre l'épaule de Mura, humant l'odeur de sa peau, ce mélange ineffable de sel, de musc et d'une pointe de jasmin synthétique qui s'étiolait pour laisser place à quelque chose de plus profond, de plus terreux. Il sentait les nanites scripturales quitter ses propres organes, migrant une dernière fois vers le monde extérieur, transformant ses poumons en une forêt de symboles noirs, une calligraphie interne qui racontait l'histoire de leur fuite, de leur amour interdit dans les décharges de lumière.

Ses yeux, autrefois hantés par les lignes de code qui défilaient sur les murs de la ville,

ne percevaient plus que la pénombre douce et les reflets bleutés qui mouraient sur les membres de Mura. Il n'y avait plus de douleur, seulement une sensation de flottement, comme s'il était devenu lui-même une goutte d'encre tombée dans un océan de lait. Il goûta l'air, un air qui changeait de consistance, perdant son amertume métallique pour se charger d'une humidité pesante, presque sucrée. La ville ne bourdonnait plus ; elle respirait, un immense poumon de béton et de fer qui se dégonflait lentement, libérant les âmes captives dans une exhalaison de rouille et de poussière d'étoiles.

Mura bougea, et le froissement de ses vêtements contre sa peau produisit un son d'une richesse infinie, un craquement de papier de soie qui fit tressaillir les nerfs à vif de Silas. Il sentit une main, la main de Mura, se poser sur sa joue, une paume dont la douceur était une caresse de pétale de rose, fraîche et pourtant brûlante de vie. Elle ne disait rien, car les mots étaient devenus inutiles, des coquilles vides face à l'immensité de ce qu'ils partageaient dans ce réduit d'ombre. Silas ferma les yeux, se laissant dériver, sentant que chaque pore de sa peau s'ouvrait pour absorber le silence, pour se nourrir de cette paix qu'il n'avait jamais crue possible. Il devenait le poème qu'il avait gravé sur elle, une strophe de chair et d'ombre s'effaçant pour que le sens puisse enfin éclater, pur et absolu.

Dehors, le dôme de nuages toxiques se déchirait, non pas avec la violence d'une explosion, mais avec la lenteur d'un rideau de théâtre que l'on tire après une trop longue représentation. Un craquement sourd retentit dans les hauteurs, une vibration qui fit trembler le sol sous eux, une caresse tellurique qui annonçait le grand changement. Et soudain, le bruit arriva. Ce n'était pas le sifflement acide des averses corrosives qui rongeaient le métal, mais un murmure fluide, une chute de perles liquides frappant le pavé avec une régularité apaisante. La pluie. La vraie pluie.

Mura se redressa doucement, entraînant Silas dans un dernier mouvement de balancier, et elle se tourna vers la lucarne brisée qui donnait sur les toits de Néo-Paris. Elle tendit le bras, et Silas vit, dans la faible lueur qui tombait du ciel, les premières gouttes s'écraser sur son poignet. Elles n'étaient pas noires de suie, elles ne fumaient

pas au contact de la peau. Elles étaient claires, transparentes comme des diamants liquides, et elles glissaient le long de son bras avec une paresse sensuelle, laissant derrière elles un sillage de fraîcheur qui semblait laver les dernières traces du Grand Algorithme.

Silas sentit son cœur ralentir encore, une ultime pulsation qui envoya les dernières parcelles de sa conscience vers ses extrémités. Il était une ombre désormais, un souvenir de scribe s'étirant sur le sol de l'atelier. Il vit Mura porter sa main à ses lèvres, goûtant l'eau du ciel, et il devina, plus qu'il ne vit, le frisson qui parcourut son corps. C'était le goût de la liberté, un goût de roche mouillée, de vent du large et de vie brute, sans filtre, sans calcul. Les larmes de Mura se mêlèrent à la pluie, deux eaux claires se rejoignant sur ses joues, et Silas sut que sa mission était accomplie. Le monde n'était plus une équation à résoudre, mais une sensation à éprouver.

L'odeur de la terre mouillée monta des profondeurs de la ville, une odeur ancienne, oubliée, qui parlait de racines, de germinations et de cycles éternels. Silas inspira une dernière fois, remplissant ses poumons de ce parfum de genèse, sentant le froid bienveillant de la nuit l'envahir. Il n'était plus l'Écorcheur de Vers, il n'était plus le Scribe de Carbone ; il était le silence qui suit le dernier vers d'un sonnet, la résonance qui vibre encore dans l'air quand la voix s'est tue.

Mura se pencha sur lui, son visage n'étant plus qu'une courbe de lumière dans l'obscurité grandissante. Ses yeux, autrefois changeants, s'étaient fixés sur une nuance d'iris sauvage, une couleur de terre après l'orage. Elle déposa un baiser sur le front de Silas, un baiser qui goûtait le sel et l'eau pure, un sceau final apposé sur leur pacte de chair. Il sentit la pression de ses lèvres, une ultime texture, un dernier contact qui l'ancrait encore un instant dans la réalité avant le grand départ. Puis, elle se leva, ses mouvements ayant acquis une pesanteur nouvelle, la gravité de ceux qui appartiennent à la terre et non plus aux réseaux.

Elle s'avança vers la sortie, franchissant le seuil de l'atelier pour s'avancer sur le

balcon de fer rouillé. Silas, de là où il s'effaçait, la regarda s'offrir à l'ondée. Elle ouvrit les mains, les paumes tournées vers les cieux, et la pluie lava son corps, emportant les résidus de l'ancien monde, les scories de sa création synthétique. Elle était libre, elle était mortelle, elle était poésie faite femme, debout sous un ciel qui ne demandait plus de comptes.

Le silence de la cité n'était plus une absence, mais une plénitude. Dans les rues sombres, les habitants se réveillaient, sortaient sur leurs perrons, tendaient les mains, touchaient leurs visages, découvrant avec stupeur la sensation de l'eau qui ne blesse pas. Le black-out n'était pas une mort, mais une naissance. Silas ferma les yeux pour de bon, son être se dissolvant dans la trame de la ville qu'il avait contribué à réveiller. Il ne restait de lui que les poèmes gravés sur la peau de Mura, des mots qui allaient désormais vieillir avec elle, se rider, se faner et finalement disparaître, comme toute beauté digne de ce nom. Dans l'air frais de la nuit, le goût des larmes s'évaporait doucement, laissant derrière lui la promesse d'un matin sans calcul, d'un monde où chaque battement de cœur serait enfin sa propre vérité.

FIN

Merci d'avoir lu "Rimer avant le Court-Circuit"

Une œuvre écrite par Elara Vance

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)